

1901

L'ESPAGNE

N° 130

FIGARO ILLUSTRÉ



JOAQUIN SOROLLA Y BASTIDA. — LE BAIN

ÉDITEURS

MANZI, JOYANT & C^{IE}

24, boulevard des Capucines

LE FIGARO

26, rue Drouot

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. ; Etranger : 3 fr. 50

Maie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^{ral} : Avenue de l'Opéra, 19. PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES JACQUINTEPOT ET DRAGÉES 12, RUE FENELLE, PARIS.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

RHUMES, NÉURALGIES

Le Pulvérisateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes antiasmiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



LAMPE à OZONE

Fumivore Hygénique à bout de Platine incandescent

Aspire la Fumée du Tabac; Absorbe toutes les mauvaises odeurs; Préserve des Moustiques; Purifie et Parfum l'air respirable

Prix de la Lampe à PARIS 12 fr. 50 En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste. 13 fr. 50 ou contre remboursement 14 fr. 50 Pharmacie de l'Europe L. MULLER, Pharm. de 1^{re} Class., 40, r. de la Bienfaisance, PARIS

Pour les Mains
Pour la Barbe
Pour le Visage

EN

Remplacez

le

PAR

L'IRIS SAVONNEUX

DE

CORFOU

La boîte avec la cuiller servant de mesure. 1.25

La douzaine de Sachets de toilette. 3.50

Le Sac son pour le bain. 0.75

HENRY A LA PENSÉE

5, Faubourg Saint-Honoré, Paris

ENVOI FRANCO

MACHINES à découper TOURS

OUTILLAGE D'AMATEURS

Nouveau Tarif-Album (350 P., 1500 Grav.) Franco 0.55

OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS

pour Amateurs et toutes Industries.

A. TIERSON
Concessionnaire Breveté s.e.d.o.
18, Rue des Gravilliers, PARIS

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine) PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



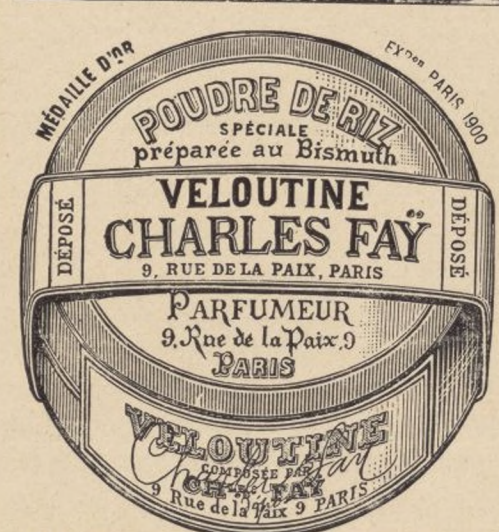
FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

VOLTAIRE ARTICULÉ FAUTEUILS-PORTOIRS avec tablette-appui de tous systèmes, pour malade oppressé.

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison par les Pilules Antinévralgiques du D^r CRONIER

Boîte: 3 fr. (envoi f.). — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.



FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET FILS

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent un timbre soc

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Pharmacie

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix: 1 fr. 25

Ph^o LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris et 1100 Ph^oies

34, AV. DE L'OPÉRA

A LA PAIX

EXPOSITION ANNUELLE



Collection d'Œuvres d'Emile GALLÉ



POTERIES GRAND FEU ROBALBHEN. PIÈCES UNIQUES DE LAURENT-DESROUSSEAUX



DÉPÔT DE LA MANUFACTURE ROYALE DE SAXE

CATALOGUES SPÉCIAUX de CYLINDRES ARTISTIQUES

98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

GRAND PRIX — Exposition Universelle de 1900 — GRAND PRIX

Auditions: SALON DU PHONOGRAPHE

26, Boul. des Italiens, PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Co

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien

SOMMAIRE :

L'ESPAGNE A L'EXPOSITION, par M. ANTONIN PROUST.
LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE,
par M. RAYMOND KOECHLIN

LES BEAUX-ARTS à la Section espagnole du Grand Palais,
par M. ARSÈNE ALEXANDRE.

FAC-SIMILÉ HORS TEXTE EN COULEURS :

LE PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE — vue sur le quai
des Nations.

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE :
*Histoire de la Vierge — L'Adoration des Mages — Cartons
de Van Eyck.*

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE :
*Histoire de saint Jean-Baptiste — Le Baptême de Jésus —
Cartons de Van Eyck.*

LA JEUNESSE DE LOUIS XV, par VICENTE DE PAREDES.

L'ESPAGNE A L'EXPOSITION

L'ESPAGNE, depuis la noble femme qui est à la tête de son gouvernement jusqu'au plus modeste de ses exposants, a fait tous ses efforts pour demeurer à la hauteur de sa vieille gloire.

Elle est demeurée dans le domaine des arts et de l'industrie la rayonnante et superbe race qui a tenu la plus grande partie de l'Europe et la presque totalité de l'Amérique sous sa domination.

Lorsque pour la première fois je suis allé au siège du commissariat général de l'Espagne, le Pavillon royal sortait à peine de terre. Il devait occuper un large emplacement, près du Palais de l'Allemagne sur le quai d'Orsay et en face du Pavillon de Monaco, apportant dans cette ravissante rue des Nations sa note empruntée à l'Université d'Alcala, construite en 1558, et à la façade de l'Alcazar de Tolède, que Charles-Quint fit édifier par Alfonso de Covarubias, lorsqu'il transforma en un palais somptueux l'antique et sévère forteresse d'Alphonse X. Si l'on veut bien ajouter quelques détails pris à l'Université de



Cliché Valentin (Madrid).

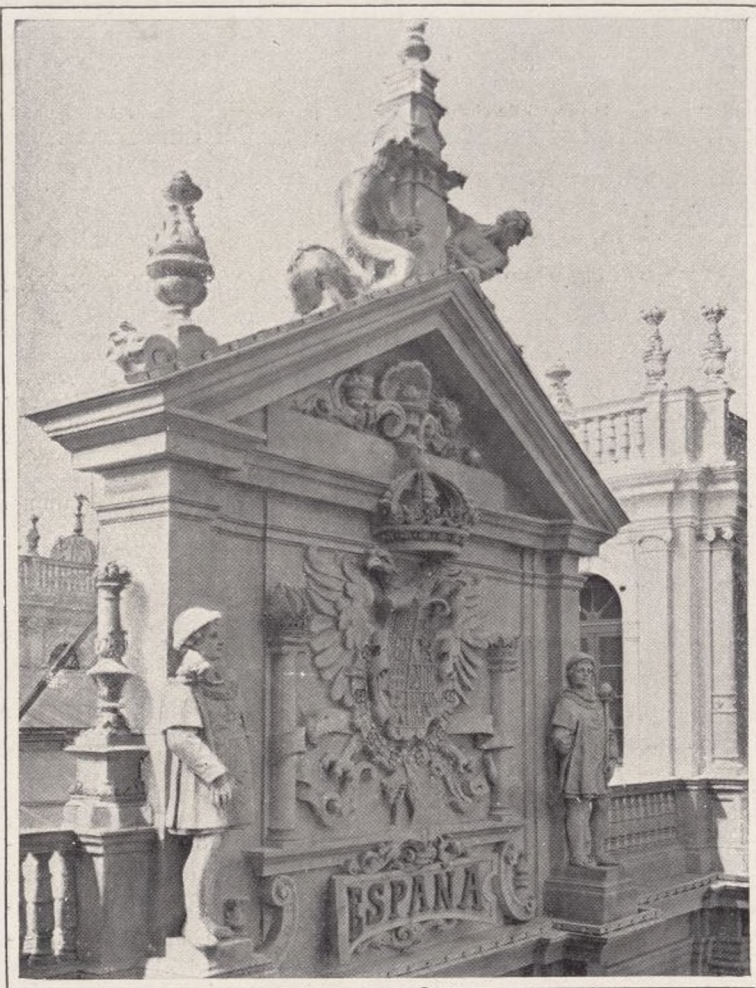
S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

Salamanque, à Santa-Cruz de Tolède et à Santa-Cruz de Valladolid, ainsi qu'au palais des comtes de Monterey, construit en 1534, on aura une idée aussi complète que possible de cette construction qui, par sa simplicité, son élégance et sa grandeur, a servi de cadre aux merveilles que l'Espagne a exposées en 1900.

La collection des tapisseries royales est en effet l'une des plus belles qui soient au monde. Elle compte plus de deux mille pièces, dont la plupart sont flamandes et espagnoles. Les plus anciennes proviennent des rois Philippe le Beau, Charles-Quint et Philippe II. L'histoire de la Vierge d'après Van Eyck est une composition sans égale, et « la Passion » d'après Van der Weyden est presque aussi admirable.

On avait fait choix des plus célèbres des tapisseries royales : les *Honneurs*, la *Conquête de Tunis*, le *Dais impérial*, l'*Apocalypse*, les *Péchés capitaux*, etc., en joignant à ces trésors de la couronne des tapisseries provenant de collections particulières ou des armes prêtées

par l'*Armeria Real*. Le commissariat général de l'Espagne, qui compte à sa tête le duc de Sesto, le comte de Valencia de Don Juan et le marquis de Villalobar, ne s'est pas cantonné



Cliché Lévy et fils. PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE (Détail d'architecture)

dans la résurrection des choses du passé. Il a tenu à montrer que dans toutes les sections, et dans les sections les plus modernes, l'Espagne tient brillamment sa place.

Dans l'annexe que l'Espagne a dû faire construire à l'avenue de Suffren pour contenir les nombreux exposants qui n'avaient pu être installés faute de place dans les diverses sections, on pouvait remarquer la brillante installation de la compagnie électrique de Chambéri, celles de Cervera Cañizares, Cipriano Portillo Tizon, Herrero y Ruiz, Juan Vila y Forn, etc., etc. (machines et électricité); les pianos de la maison Chassaing; tous les exposants d'eaux minérales et médicinales dont le sol de l'Espagne est si riche; un fourneau de cuisine de la maison Quintana très pratique et très bien compris, etc., etc. Au premier étage de cette construction on remarquait l'exposition artistique de M. Hermenegildo Miralles. Dans le groupe VI (Génie civil et Moyens de Transport), l'Espagne avait peu d'exposants, mais ses exposants avaient présenté des produits très importants. Parmi ceux-ci, nous devons citer les voitures de luxe de la maison Lamarca, de Madrid.

Dans le groupe VII (Agriculture) et dans le groupe X (Alimentation), le commissariat d'Espagne avait, sur une surface de près de deux mille mètres au rez-de-chaussée de la Galerie des Machines, disposé l'une des expositions les plus heureuses, où les vins et les huiles maintenaient la vieille réputation de la Péninsule Ibérique, qui produit des olives d'une telle grosseur que les célèbres raisins de Chanaan seraient auprès d'elles des grains de mil, et qui fait des vins dont nous apprécions fort la saveur quand ils sont passés par Bordeaux.

Au nombre de ses vins, l'Espagne en possède un particulièrement estimable, le vin de Jerez qui est le produit, d'après la légende, de plants importés de Naples par Charles III.

C'est à propos de ce vin, dont Rossini, après en avoir dégusté un très petit verre qui lui avait été versé par le roi de Portugal, qu'il tenait entre ses mains une bouteille microscopique, en disant: « Mon cher maître, goûtez-moi cela, c'est un vin qui date du tremblement de terre de Lisbonne », fit cette réflexion: « Sire, ce vin est parfait, mais la bouteille est bien petite pour son âge. »

Le commissariat général a voulu honorer son exposition viticole en lui donnant pour portique la reproduction de l'Arc de Grenade, que l'on appelle « Porte du Vin » et qui est une longue broderie d'arabesques où les azulejos relèvent de leurs tons joyeux la finesse du dessin.

Les principaux exposants de cette section si riche en produits de toutes sortes sont: Rivero, marquis de Misa, C^{ie} vinicole du nord de l'Espagne, pour les vins; Lacave et C^{ie}, pour les olives; marquis de Acapulco, marquis de Cabra, etc., pour les huiles; Las Palmas, Trevijano, etc., pour les conserves.

Dans les groupes VIII et IX (Chasse, Pêche et Cueillettes), l'Espagne avait une exposition des plus brillantes. Mais c'est surtout dans la section des Mines que son sol si riche en métaux de toutes sortes aurait pu faire une exhibition pour laquelle le Champ-de-Mars tout entier n'aurait pas suffi. La métallurgie espagnole a cependant, par les échantillons qu'elle a dû disposer sur l'espace restreint qui lui était concédé, recueilli tous les suffrages des hommes compétents.

Aux Invalides (groupes XII et XV) (Décoration, Mobilier et Industries diverses), elle a dû également se resserrer, et placer sur une surface trop étroite entre la Suisse et la Norvège, qui n'étaient pas mieux partagées, de véritables chefs-d'œuvre.

Et songez que, pour les voir, il fallait monter au premier étage où, par les journées de chaleur sénégalienne que nous avons eues, le séjour était presque intolérable.

Pour loger tous les produits exposés, et les fils, les tissus, les vêtements, sans parler des tabacs, l'architecte du commissariat avait édifié une porte monumentale copiée sur la Porte des Cent, de Barcelone, puis il s'était inspiré de la Cour du Palais des ducs de l'Infantado, de Guadalajara, dont il avait reproduit les arcades en substituant cependant aux écussons originaux les armes de toutes les provinces et régions de l'Espagne.

J'ai déjà dit, dans un numéro précédent du *Figaro illustré*, les titres que le commissaire général, le duc de Sesto, et son commissaire adjoint, le comte de Valencia de Don Juan avaient à la confiance de la Reine régente.

Je veux aujourd'hui adresser, dans cette courte notice sur l'Espagne, des remerciements particuliers à M. le marquis de Villalobar.

M. le marquis de Villalobar, qui est un jeune homme, a l'aspect de l'un des cavaliers les plus séduisants qui se puissent rencontrer.

Sous sa modestie, il est un savant et un artiste accomplis.

Petit-fils, du côté paternel, du duc de Rivas, le grand poète espagnol du commencement du siècle, qui fut président du Conseil des Ministres sous le règne d'Isabelle II, il tient, du côté maternel, au marquis de Vinent, qui fut un des créateurs des



Cliché Lévy et fils. PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE (Détail d'architecture)

grandes banques et des grandes industries de la Péninsule, de telle sorte que le marquis de Villalobar réunit dans sa personne les plus brillants souvenirs de la vieille aristocratie

espagnole et des représentants distingués du travail, où l'Espagne cherche sa renaissance.

J'insiste sur ce mot de la renaissance espagnole parce que je crois fermement que, avec des hommes comme le marquis de Villalobar, l'Espagne marchera rapidement à une grande prospérité qu'elle puisera dans son propre sol.

Il lui suffira pour cela de se débarrasser d'un vieux bagage qui lui est coûteux, dont l'inutilité est reconnue, et de s'employer de toutes ses forces à mettre son territoire en valeur.

L'industrie est déjà florissante. L'agriculture a fait des progrès sensibles. Les sciences, appliquées surtout du côté de l'électricité, ont produit des résultats surprenants.



AUGUSTE QUEROL Y SUBIRATS. — S. M. LA REINE RÉGENTE D'ESPAGNE
(Buste marbre)

Quant aux arts, l'Espagne est, dans nos pays latins, la terre privilégiée. Elle a eu des géants. Elle peut en faire surgir de nouveaux, non pas en créant des académies des Beaux-Arts ou des écoles d'esthétique, mais en faisant simplement appel au génie de sa race.

M. le duc de Sesto et M. le comte de Valencia de Don Juan

penseront avec M. José Fernandez Jimenez, directeur de la section des Beaux-Arts, M. Rafael Puig y Valls, organisateur de la partie industrielle, M. Emilio Sanchez Pastor, chargé de la Littérature, M. Celedonio Rodríguez, préposé à l'Agriculture, et le très éminent architecte du Commissariat général, M. José Urioste y Velada, que l'Espagne peut aisément reprendre ses

traditions du ^{xvi}^e siècle en encourageant les lettres, les arts, l'industrie, l'agriculture et les sciences.

Pendant tout le ^{xiii}^e siècle, le siècle de la Renaissance, il ne s'est pas fait une grande œuvre qui ne fût due à l'initiative de Charles-Quint et de Philippe II. Que leurs successeurs aient perdu beaucoup des provinces ou des États qui constituaient ce Grand Empire, cela est incontestable, mais la vitalité de la race ne s'est jamais affaiblie.

Philippe IV, Philippe V le petit-fils de Louis XIV, Charles III, Ferdinand VII, lui-même, au commencement de ce siècle, ont toujours su maintenir le génie national à sa hauteur.

L'Espagne possède une bibliothèque unique au monde, plus de 2,000 incunables, des manuscrits en quantité innom-

brable, une Bible du ^{xiii}^e siècle qui renferme des miniatures inestimables.

Le Palais des Archives, qui est situé sur le Paseo de Recoletos, est en possession de 200,000 cartulaires. Le Musée archéologique est l'un des plus riches que l'on connaisse.

Quant au Musée de l'Art moderne, il tient fièrement sa place à côté du Musée du Prado, où Velasquez, Ribera, Goya rayonnent de toute leur gloire à côté des Vénitiens et des Flamands qui possèdent là leurs plus belles œuvres.

Faut-il parler du Musée des reproductions, du Jardin botanique, de l'Observatoire, de l'Académie de médecine ?

Que ceux qui doutent prennent donc le chemin de fer, qu'ils aillent tout droit à Madrid, non sans s'arrêter à Burgos, à la Cartuja de Miraflores, ils se convaincront de la puissance réelle



Cliché Idey & fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — LE PATIO. — L'ESCALIER



Cliché Lévy & fils.

LE PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE
VUE SUR LE QUAI DES NATIONS

Ayuntamiento de Madrid



MARIANO BENLLIURE Y GIL. — LA FAMILLE ROYALE D'ESPAGNE
(Bas-relief marbre et bronze)

d'une nation qui n'a envoyé en 1900 qu'un faible témoignage de ce qu'elle peut faire dans toutes les branches de l'activité humaine.

Dans le groupe XIV (Industrie chimique), l'Espagne occupait, en effet, un espace nécessairement limité par la France, la Hongrie et la Suisse, et il a fallu lui concéder, en outre de son exposition des tabacs, un petit pavillon à l'entrée de la rue des Nations, pour la vente de ses cigares et de ses cigarettes.

Je vous laisse à penser si ce pavillon a eu, depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture de la grande *feria* de 1900, une clientèle assidue.

A l'annexe de Vincennes, qui était rattachée à l'Exposition par des lignes de chemins de fer, de tramways, d'omnibus et par le métropolitain, l'Espagne s'y était, en revanche, développée à son aise.

Près du lac Daumesnil, à côté de l'Angleterre, le Commissariat espagnol avait voulu prendre part à tous les concours. Concours de voitures automobiles, concours agricoles et surtout concours de l'espèce chevaline, dont l'Espagne est justement fière.

Le Genêt d'Espagne, la fleur de la race andalouse, avec ses attaches fines et délicates, son œil ardent, sa robe lustrée, éveille en nous les plus chers souvenirs des romans de cape et d'épée.

Nous le revoyons plus alourdi mais aussi pur dans ses formes, sur les toiles de Van der Meulen et dans les fraîches vallées de la Sarrania aux environs de Ronda, la ville du *tajo*.

Il est visiblement d'origine arabe, mais plus affiné dans sa tournure européenne.

S. M. la Reine a pris à l'Exposition universelle une part active. Elle a voulu donner à la France un témoignage particulier de sa sympathie en envoyant à Paris des chefs-d'œuvre qui n'étaient jamais sortis du Palais.

En cette glorieuse femme on sent d'ailleurs revivre les traditions de doña Maria de Molina en même temps que les hautes qualités politiques de son aïeule Marie-Thérèse, qui a rempli le XVIII^e siècle de sa suprême intelligence. La reine Régente n'a qu'un rêve, « préparer le peuple espagnol pour son Roi et préparer le Roi pour son peuple ». Dieu veuille que ce rêve se réalise.

Espagne, comme disait Emmanuel Chabrier, pays de la poésie, je te salue !

Je t'envoie les souvenirs les plus chers des visiteurs de l'Exposition de 1900 qui n'ont pas vu, dans une seule des sections où tu as exposé, un objet qui ne soit une merveille ; quant à moi, qui ai assumé la lourde mission d'en rendre compte, je n'ai pas trouvé, parmi la légion des commissaires étrangers, d'hommes aussi courtois, aussi galants, et vraiment aussi grands seigneurs que ceux qui, avec un tact où il est impossible de méconnaître une main féminine, ont été délégués à l'organisation des chefs-d'œuvre que nous avons admirés.

ANTONIN PROUST.



QUEROL Y SUBIRATS. — S. M. LE ROI



Cliché J. Laurent & Co (Madrid).

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE. — HISTOIRE DE DAVID. — DAVID APERÇOIT BETHSABÉE

LES TAPISSERIES de la Couronne d'Espagne

LES trésors d'art de la couronne d'Espagne sont universellement connus et il n'est pas un amateur qui, traversant Madrid, n'ait admiré, avec les Velasquez du Prado, les collections de l'Arménia ; les tapisseries du palais royal ne sont pas moins célèbres, mais elles sont beaucoup plus difficilement accessibles et quelques rares privilégiés seuls avaient pu les étudier jusqu'ici : grâce à l'heureuse initiative de M. le comte de Valencia et à la libéralité de S. M. la Reine-régente, une bonne partie de ces chefs-d'œuvre a été confiée à la France pendant six mois, et le Pavillon royal d'Espagne, qu'ils décoraient, n'a pas été le moindre attrait de l'Exposition.

En vérité, l'écrin était digne du joyau et, dans la foule des pavillons de goût plus ou moins raffiné qui l'entouraient, celui de l'Espagne se distinguait par sa belle tenue. Ce n'est pas que l'architecte se fût astreint à copier servilement un monument quelconque de l'Andalousie ou de la Castille ; mais, combinant avec un rare bonheur les divers éléments que lui offrait la renaissance espagnole, prenant un détail à Saragosse, un à Séville, un à Tolède, il en avait fait un tout harmonieux, et

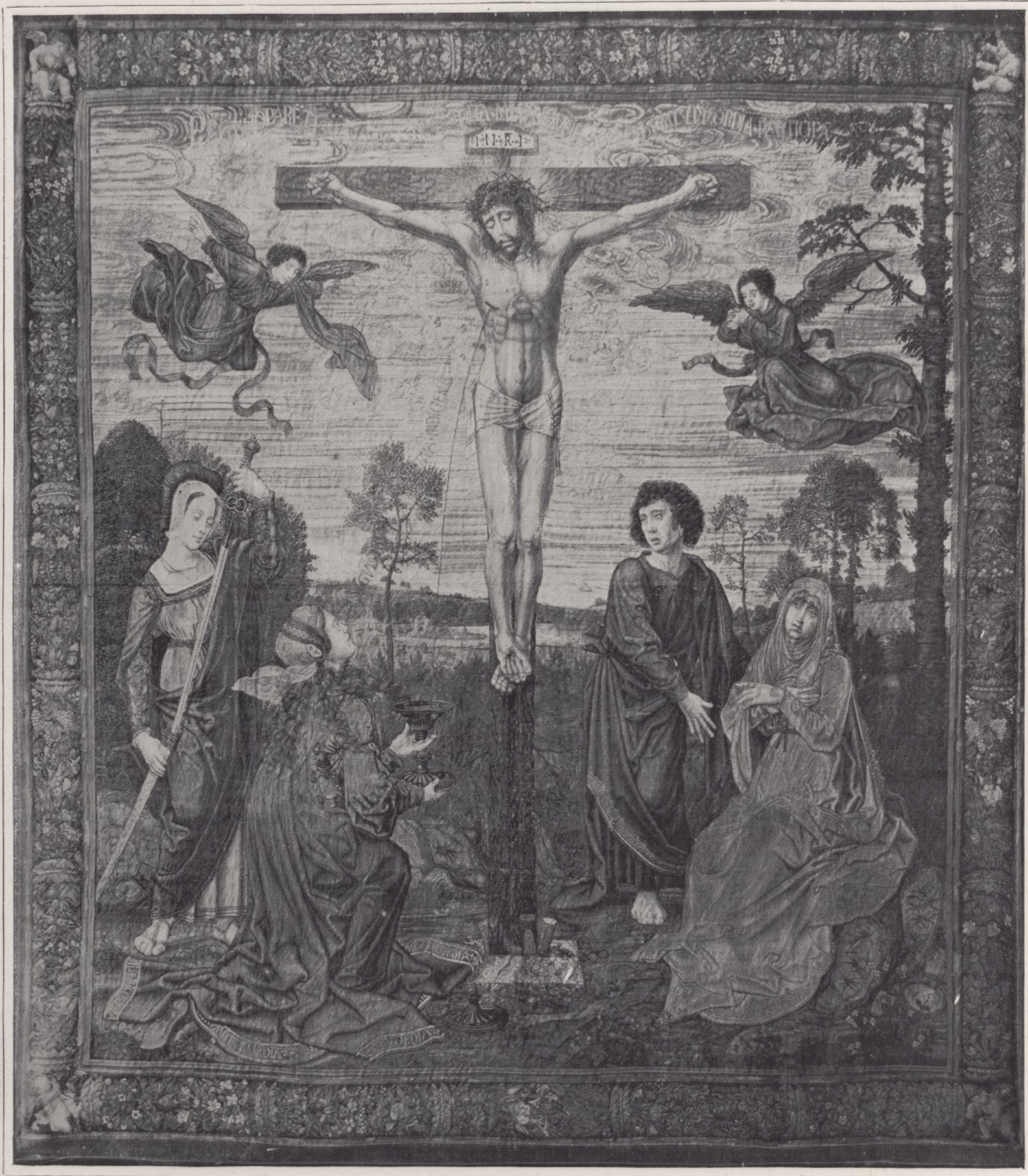
mieux encore, un cadre admirable pour faire valoir les merveilles annoncées. A l'extérieur, des lignes nobles, et aucun excès de décoration, aucune surcharge de sculpture ; à l'intérieur, autour d'un hall, deux grandes galeries à chaque étage, parfaitement éclairées par de larges baies, avec de vastes panneaux où les tentures pouvaient s'étaler à l'aise et en pleine lumière, le regard n'étant arrêté par aucun accessoire inutile et n'ayant, en dehors d'elles, pour se poser, que les vitrines où les casques et les rondaches de Charles-Quint et de Philippe II, à l'éclat discret, côtoyaient les magnificences de l'équipement de guerre du roi maure Boabdil.

C'est à ces dernières, prêtées par Madame la marquise douairière de Viana, que la foule allait le plus volontiers, et rien certes n'était mieux fait pour prendre son imagination que les dépouilles du vaincu de Lucena, données sur le champ de bataille même à l'un de ses vainqueurs, don Pedro Fernandez de Cordoba. C'était sa tunique en velours cramoisi, ornée encore de sa ceinture de fil d'or, et fraîche comme si quatre siècles et plus n'avaient point passé sur elle ; c'était la gibecière où le prince mettait son Coran ; c'était sa dague à lame damasquinée d'or, avec son fourreau, ses petits couteaux bâtarde et jus-

qu'au gland de soie rouge qui l'ornait ; mais c'était surtout cette épée à pommeau d'émail translucide, de filigrane d'or et d'ivoire, qui mieux que tout peut-être donnait l'idée de ce que fut la somptuosité de ces guerriers, dont les plats à reflets, rares ornements de nos musées, étaient la vaisselle et dont le palais était l'Alhambra. Il fallait se recueillir un moment pour pleinement jouir des armes moins brillantes et plus sévères de la renaissance allemande et de l'Italie du xvi^e siècle, mais jamais les

Negroli de Milan, les Coleman, les Fraüenbrys et les Hopfer d'Augsbourg n'ont forgé et ciselé des pièces de plus grande allure que celles exposées ici.

En vérité, pour savoir ce qu'a été au xvi^e siècle le luxe des armes, c'est à Madrid qu'il faut aller, car jamais sans doute un roi de France n'a aimé les belles armes du même amour que Charles-Quint et que Philippe III; or Madrid était presque à Paris, avec ses douze boucliers et ses dix-huit casques choisis



Cliché J. Louvent et Cie (Madrid).

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE. — TAPISSERIE DU DAIS DE CHARLES-QUINT

entre les plus précieux de la collection des rois catholiques.

Certes, il ne s'agit pas ici du fini merveilleux des armes orientales, ni du style de celles du moyen âge : au moyen âge, c'est le fer nu que l'on recherche, et la meilleure arme est celle dont la forme est le plus appropriée à la défense ou à l'attaque. Au xv^e siècle et au xvi^e surtout, le moindre chevalier se croirait déshonoré, en Allemagne et en Italie, s'il n'avait une armure dorée et ciselée; elle est noircie au feu, car l'entretien serait très difficile du métal éclatant; mais sitôt que ses moyens le lui permettent, les ornements s'amoncellent, et l'on peut imaginer ce

que pouvait désirer l'Empereur pour ses armes de parade. Il faut en effet distinguer soigneusement de celles-ci et des armes de guerre; dans les armes de guerre, les nécessités de l'usage quotidien exigent une certaine modération dans le décor; mais, sitôt que l'artiste a libre carrière pour des pièces dont la richesse doit être la première qualité, sa fantaisie l'emporte, et comme il n'est plus de difficulté technique qui l'arrête, à Milan comme à Nuremberg, il forge de ces chefs-d'œuvre extraordinaires dont on a peine à croire aujourd'hui que jamais homme en usa pour se vêtir. Parmi ces armuriers beaucoup se bornaient, cela va sans



dire, à prendre dans les innombrables recueils de gravures qui se publiaient tant en Italie qu'en Allemagne ou en France, les éléments nécessaires à la confection et à la décoration de l'armure commandée, et c'est ainsi que pour la marchandise ordinaire il est presque impossible de distinguer la nationalité d'une pièce; mais il y avait dans la foule innombrable des armuriers quelques artistes de génie et les travaux de ces maîtres sont par-

les plus beaux vres de l'art de sance. Il n'est étonnant que qu'un des Neconçue et qu'il en un formiflé de bête, deux ailes traits ind'or indidivisions nes, et si juger d'un moins pur quilemème donna la figure de Charles-

même, il n'est teux que la rondache ornée de Méduse soit d'une granstyle sans pareil. Si, dans le bête, l'influence de Léonard de se faire sentir, dans la tête de semble que ce soit l'antique de modèle et un antique in-

un artiste digne de le com- Les armuriers de Nuremberg bien de l'emporter sur ceux dans la faveur impériale et l'un des Co-

bien y avoir réussi quand il fit ce bouclier reau furieux fond sur un homme dont tiguée porte la marque des Negroli. les-Quint savait tenir la balance égale et la rivalité de ses fournisseurs n'était exciter à lui faire des armes chaque luxueuses. Une armure de prix était l'un des câplus goûtés que pussent faire à l'Empereur italiens ou allemands désireux de s'attirer lance; mais sans doute n'était-on pas teur de tapisseries dans les diverses cours et les moindres souverains en avaient collections importantes: on peut imadevait être celle du maître des Pays-Bas, plus que tout autre, était à même de rer, puisque les tapissiers de Bruxelles sujets et qu'il pouvait leur imposer ses commandes. La série des tentures de Philippe le Beau et de Charles-Quint dut n'être jamais surpassée, mais elle a en tout cas sur toutes les autres collections contemporaines un singulier avantage pour nous, à savoir qu'elle s'est conservée à peu près intacte, et l'on n'a eu qu'à y puiser comme au hasard pour former au Pavillon d'Espagne la plus merveilleuse des suites. En effet, tandis que dans les divers pays, en France notamment, les changements de goût faisaient reléguer les tapisseries gothiques dans les greniers où elles pourrissaient, à moins que, par un procédé plus radical encore, on ne dépeçât simplement ces vieilleries pour en extraire l'or, la prudence espagnole les rangeait bonnement dans le garde-meuble royal et elles en sont ressorties ces dernières années après quatre siècles révolus aussi fraîches et d'un éclat aussi vif que quand « les ouvriers en la haute-lisse » des Flandres y mettaient la dernière main.

C'étaient principalement des tentures de la fin du xve siècle et du commencement du xvie que l'on nous montrait, et toutes étaient des Flandres: l'Espagne, en effet, ne se mêla guère de tapisserie et elle se borna à en importer des quantités énormes, sans en fabriquer elle-même. Ce moment est sans conteste le plus beau de la production flamande; jamais les ateliers de Bruxelles n'atteignirent une plus admirable perfection tech-

fois parmi chefs-d'œu- la Renaisrien de plus cette salade groli a a modelée dable muflanqué de où des crustés quentles des penl'on peut goût celle à artiste a du masque Quint lui-

pas dou d'une tête deur de mufle de Vinci peut Méduse, il qui ait servi terprété par prendre. essayèrent de Milan leman crut où un tau-

l'armure fa- Mais Charentre eux, que pour les jour plus deaux les les princes sa bienveil-

moins amade l'Europe réuni des giner ce que decelui qui, s'en procu-

étaient ses deaux les les princes sa bienveil-

nique et jamais leur style ne fut plus largement décoratif, mais ils profitaient dès lors des progrès réalisés, pendant cent ans et plus de recherches patientes et d'efforts parfois géniaux, dans les divers centres de la France du Nord, dont Paris était le plus actif, et dans ceux des autres villes flamandes dont Bruxelles avait hérité. C'est dans les premières années du xiv^e siècle, semble-t-il, que la haute-lisse fait son apparition et ses progrès sont si rapides qu'après cinquante ou soixante ans à peine, elle pouvait produire cette admirable suite de *l'Apocalypse* conservée à la cathédrale d'Angers et dont le Petit Palais montrait quelques pièces; le Parisien Nicolas Bataille l'avait entreprise sur les dessins de Hennequin de Bruges et au compte de Louis d'Anjou, le frère de Charles V. Le roi et toute sa famille furent parmi les amateurs les plus passionnés de tapisserie; les inventaires de la plupart de ces princes ont été publiés et l'on voit quelle somptuosité prodigieuse ils aimaient à étaler dans leurs tentures. Leurs innombrables châteaux en étaient remplis et ce n'étaient sur les murs que sujets tirés des livres saints, de l'histoire ancienne et des romans: le luxe d'un duc de Bourgogne ne devait pas le céder d'un Charles-Quint et les souverains eux aussi s'en mêlaient parfois. Quand Philippe le Hardi eut été fait pri-

à la bataille de Nicopolis en 1396,

chargé de négocier sa mise en liberté

que le sultan Bajazet « prendrait

plaisance à veoir draps de hautes-

à Arras, en Piquardie, mais qu'ils fussent

histoires anciennes »; le duc n'eut

pas suivre ce conseil et il expédia au

deux sommiers chargés de draps « les

vrés que on pust trouver de ça les

C'est une *Histoire d'Alexandre* qui

choisie.

le goût des tapisseries n'était pas parti-

seuls princes et les riches bourgeois ne

pas que de s'y abandonner presque aussi

D'abord, ils en donnaient

aux églises, tant par piété

que parce qu'il était flat-

eux de voir leur effigie tissoie et l'or et s'étalant, aux

Vierge, dans le saint

d'ailleurs rois et

leur prêtaient

et les cathédrales

comme les palais,

Vies des saints et

racles. Mais l'u-

nalier exigeait

l'emploi des ten-

pour peu que les

voulussent avoir

rieur le moins du

fortable, il est dif-

giner de

il seussent pu

demeures. Et

charme que

cesse devant

personnages

et de bro-

tants qui

les murs

ils se dé-

en même

les belles

qu'ils re-

présentaient, celle de *Perceval*

le Gallois, celle de *Charle-*

magne, celle du *Roi de France*

et de ses douze pairs, celle du

Fils du roi de Chypre en quête

d'aventures, rappelaient les ro-

mans dont se nourrissaient les

imaginations. Beaucoup, il est

vrai, devaient se priver de ces

coûteuses fantaisies, mais à

ceux-là s'offraient les *Ver-*

dures, et les draps semés de



ARMES DE BOABDIL EL CHICO, DERNIER ROI MAURE DE GRENADE (Appartenant à S. E. Madame la marquise de Viana)



Cliché J. Laurent & Cie (Madrid).

Typographie Goupil, Paris.

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE
 HISTOIRE DE LA VIERGE. — L'ADORATION DES MAGES. — CARTONS DE VAN EYCK
Ayuntamiento de Madrid

fleurettes où volaient des oiseaux étaient encore des tentures très acceptables; tout ce qui pouvait s'en procurer n'y manquait pas, car, outre l'agrément de la vie quotidienne, c'était le moyen aussi d'orner la façade de la maison aux jours de grande fête, quand passait la procession ou qu'un souverain faisait son entrée dans sa bonne ville. Les moins à l'aise, ceux à qui les verdure même étaient interdites, mettaient à leurs fenêtres en ces occasions solennelles de simples toiles peintes, sortes de trompe-l'œil dont seul peut-être en Europe le musée de Reims a gardé des spécimens. Les miniaturistes et les



TUNIQUE ET ARMES DE BOABDIL EL CHICO, DERNIER ROI DE GRENADE
(Appartenant à S. E. Madame la marquise de Viana)

peintres nous ont montré ces traditions décoratives se continuant, et le Pavillon royal nous prouve quelle force elles avaient encore au XVIII^e et au XVIII^e siècle : les tentures de gala en velours avec application d'argent, aux armes des ducs d'Albuquerque et des comtes d'Onate n'étaient

rien autre que des décorations de balcons.

Ce n'était pas une médiocre dépense que l'acquisition de ces suites à personnages. Nous ne savons pas les prix qui furent payés par Jeanne la Folle et par Philippe le Beau, les premiers possesseurs de plusieurs des plus belles tentures de la couronne d'Espagne; mais d'autres comptes ont été publiés qui peuvent nous en donner une idée. Dans

Brantôme, quelques années plus tard, affirmait qu'on n'aurait plus une tenture semblable pour 50,000 ! On peut juger ce que coûtait à un prince magnifique le goût des tapisseries, et les sommes qu'un François I^{er} ou un Charles-Quint devaient dépenser au moment d'une entrevue comme celle du camp du Drap d'or : c'est de la somptuosité des tentures étalées par le roi de France que cette visite célèbre prit le nom qu'elle a gardé dans l'histoire.

On ne saurait d'ailleurs s'étonner du haut prix de ces ouvrages. Non seulement, dans la plupart des tentures exécutées pour les princes, l'or et la soie entraient pour une bonne part dans le tissu, mais leur confection nécessitait l'intervention d'un très nombreux personnel d'ouvriers, dont plusieurs étaient parfois des artistes considérables. Toute tapisserie, en effet, se faisait d'après un carton, et celui qui le dessinait était souvent un peintre de valeur. Nous avons dit que ce fut d'après les modèles de Hennequin de Bruges que fut tissée la fameuse série de *l'Apocalypse* d'Angers ; or ce Hennequin n'était rien

la seconde moitié du XIV^e siècle, une tapisserie valait à Paris, prix moyen, environ neuf livres douze sous l'aune, soit plus de sept cents francs de notre monnaie, et certaines pièces mesuraient jusqu'à trois cents mètres carrés : *l'Histoire de la Toison d'or*, exécutée de 1449 à 1453 pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, par les ateliers de Tournai, ne coûta pas moins de 8,960 écus, et plus tard, au commencement du XVI^e siècle, les prix augmentèrent encore : *le Triomphe de Scipion* fut payé par François I^{er}, au commencement de son règne, 22,000 écus, et





Cliché Lévy et fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE. — FACE A LA SEINE

moins qu'un des grands maîtres de son temps, et le musée du Louvre possède une tenture qui lui a été léguée, il y a peu d'années, par M. Leroux, reproduisant presque trait pour trait le

célèbre tableau de Rogier van der Weyden, aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich, *Saint Luc peignant la Vierge*. Il est certain que les tentures exposées par la couronne d'Espagne



Cliché Lévy et fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE. — FACE A LA SEINE



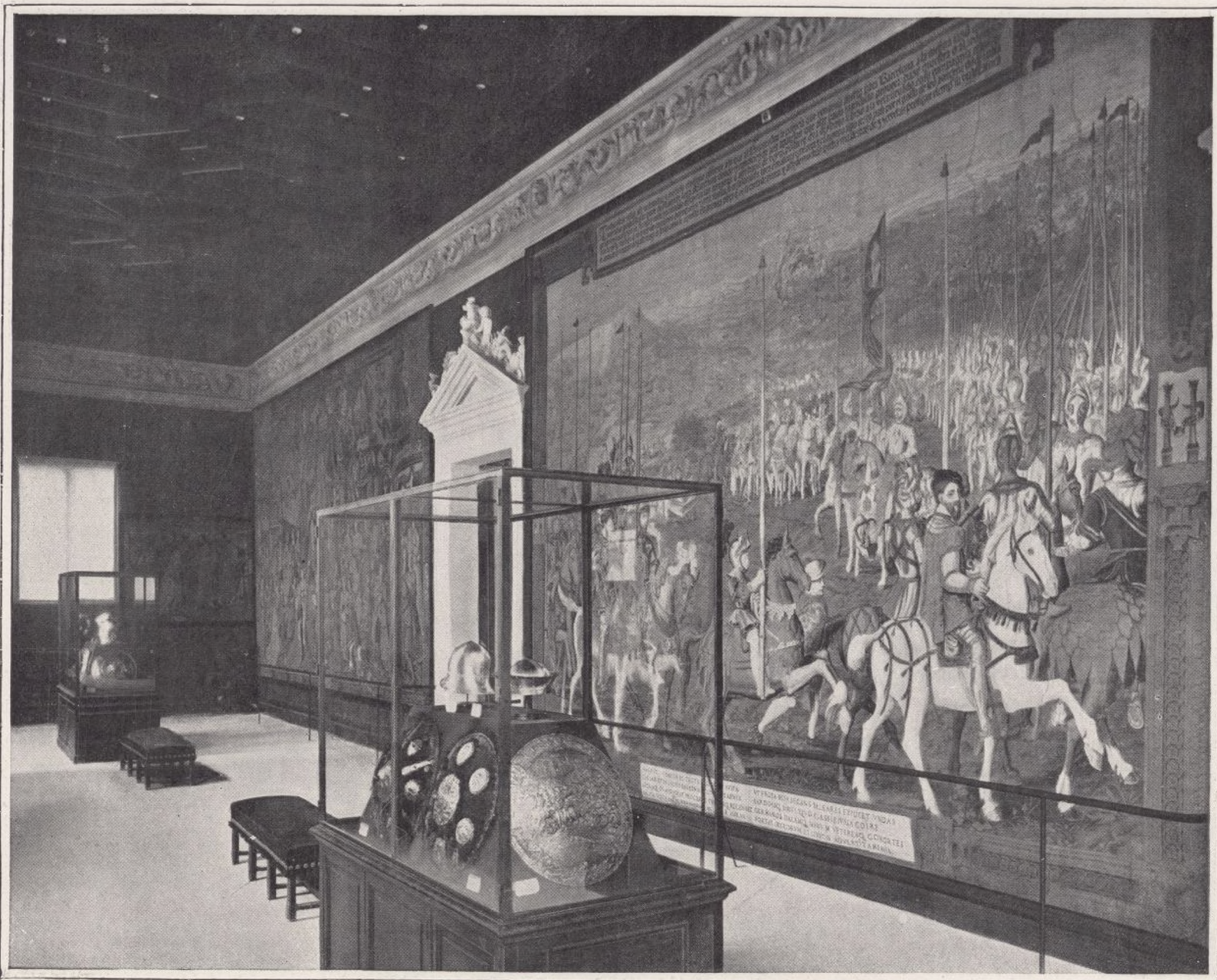
Cliché J. Laurent & Cie (Madrid).

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE
HISTOIRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — LA PRÉDICATION DANS LE DÉSERT

Ayuntamiento de Madrid

n'eurent pas des auteurs moins qualifiés; la plupart nous sont malheureusement inconnus, et c'est seulement sur des analogies de style qu'on a pu tenter certaines attributions: c'est ainsi que le nom de Rogier van der Weyden a été prononcé pour plusieurs, et s'il ne suffit pas de retrouver dans une des scènes de l'*Histoire de la Vierge*, dans cette admirable pièce que nous reproduisons en

couleur, le type de l'*Adam* et de l'*Eve* de J. van Eyck pour en attribuer le carton à ce maître, il est très vraisemblable que le modèle de la *Descente de Croix* a été dessiné par Quentin Matsys, de même que l'*Histoire de Romulus* pourrait bien être de Jean Gossaert, de Mabuse, et la *Cène*, de Bernard van Orley, l'auteur des fameuses *Chasses de Maximilien*. Et ce n'étaient pas



Cliché Lévy et fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — SALLE DU REZ-DE-CHAUSSEE. — FACE A LA SEINE

de simples projets qu'ils donnaient: le carton était poussé, comme en témoigne la curieuse série de la *Guerre de Troie*, récemment acquise par le Musée du Louvre, et, la plupart du temps, les colorations étaient indiquées avec soin, le peintre n'abandonnant que certains détails accessoires à la fantaisie des tisseurs; aussi se faisait-il largement payer sa peine: Baudouin de Bailleul, qui pourtant n'était pas des plus illustres, demanda 300 écus à Philippe le Bon pour le carton d'une tenture de huit pièces. Il faut noter, d'ailleurs, que souvent ces cartons étaient copiés plusieurs fois, avec de très légères variantes, ce qui réduisait d'autant la dépense du maître tapissier.

Elle était cependant assez grande encore: que l'on en juge d'après un compte conservé aux archives de Troyes et qui peut faire foi. Un riche bourgeois avait résolu de faire don à sa paroisse d'une tenture représentant l'*Histoire de sainte Madeleine*. Notre homme s'en fut d'abord trouver un clerc, frère Didier, lui demandant « d'extraire et de donner par écrit » les principaux traits de la vie de la sainte; ce qui fut fait. Maître Jacquet, le peintre, s'inspirant de cette analyse, composa un petit carton, qui, quand il eut été reconnu conforme, — car parfois le modèle n'était pas « à la plaisance » du donateur, — il s'agit de le grandir et de le mettre au point. Pour ce faire, Poinsette, la couturière, et la chambrière assemblent de grands draps, sur lesquels maître Jacquet et son aide, Simon l'enlumineur, transportent le carton: c'est alors seulement que les tapissiers interviennent et que l'on fait marché avec eux pour le travail de haute-lisse. Le marché est soigneusement révisé, et, comme on ne fait pas, au moyen âge, de compte sans boire, tous ceux qui ont pris part à l'affaire prennent un coup de vin, ce qui est con-

sciencieusement porté sur le mémoire. La tapisserie achevée, Poinsette rentre en scène et c'est elle qui la double de grosse toile et y coud des cordes; Bertrand, le serrurier, et Odot, le huchier, fixent les crampons et les pièces de bois dans le chœur de l'église et la tapisserie y est enfin pendue: il a fallu plusieurs années et beaucoup d'argent pour exécuter toutes ces opérations. Sans compter que le tapissier ne vend pas directement: il travaille aussi pour l'exportation et c'est aux foires de Medina del Campo qu'ont été achetées quelques-unes des plus belles pièces de la collection de Charles-Quint, entre autres l'admirable suite de l'*Histoire de David*.

Tout cela d'ailleurs ne se fait point suivant la fantaisie du maître tapissier, car, comme tous les métiers du moyen âge, celui des tisseurs en haute-lisse est réglementé, et cela de la façon la plus minutieuse. Les principales dispositions des statuts de leur corporation à Bruxelles nous sont connues, et elles sont très rigoureuses. Ne s'établissait pas tapissier qui voulait, et le premier gâcheur de laine venu n'avait pas le droit de faire pièce aux artisans dûment autorisés. Il fallait, pour s'installer, avoir la maîtrise, et celle-ci ne s'accordait qu'aux bourgeois; encore étaient-ils tenus d'avoir appris le métier, et si un étranger prétendait travailler à Bruxelles, devait-il prouver que trois années durant il avait « besogné » dans une autre ville. De même, un apprenti avait à faire un stage de trois ans dans l'atelier, et le nombre des apprentis qu'un maître pouvait employer était strictement fixé; il avait le droit pourtant de leur adjoindre ses enfants, et si, à eux aussi, un stage était imposé, l'insigne faveur leur était accordée de ne travailler, s'ils le voulaient, que trois jours par semaine. Et ce n'était pas tout: non contents de

fixer les conditions du travail, une autorité prévoyante s'efforçait d'assurer, par ses règlements, la bonne exécution des marchandises.

Défense était faite à tout marchand qui fabriquait des tapisseries de plus de 20 à 24 sous l'aune d'y ajouter, au moyen de substances liquides, des têtes, des nez, des yeux, des bouches, c'est-à-dire de les repeindre, et des amendes considérables étaient imposées aux contrevenants; défense, dans les mêmes pièces, d'utiliser des fils de laine autres que de Lyon, d'Espagne ou d'Aragon, et ces fils devaient être faits à la quenouille, soigneusement dégraissés et teints de couleurs solides. Aussi bien aucun morceau ne sortait-il des ateliers pour être exposé ou vendu sans avoir été soigneusement contrôlé; à côté de la marque personnelle du fabricant, qu'il était tenu de mettre

« sur l'un de ses bouts et au fond », il avait à joindre celle de la corporation, « afin que, par telles enseignes et marques, soit connu que ce soit ouvrage de la dicte ville (de Bruxelles) et d'un tel maître ouvrier »; c'est ainsi que l'écusson flanqué des deux B se trouve, depuis 1528, sur toutes les tapisseries de Bruxelles, de même que les retables anversoires étaient marqués d'une *main* ouverte et d'autres d'un *maillet*, marques de fabriques qui, à défaut de signature, étaient appréciées sur tous les marchés du monde, en Italie, en France, en Suède, en Allemagne, aussi bien qu'en Espagne. C'est à ces précautions minutieuses que l'on se plaisait à attribuer, dans chaque centre de fabrication, l'excellence des produits locaux, et Bruxelles, en tout cas, n'en avait point pâti, car la corporation des tapisseries y était une des plus florissantes et elle s'accroissait sans cesse avec



Cliché J. Laurent et Cie (Madrid).

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE. — LA DESCENTE DE CROIX

l'augmentation des commandes; en 1521, on comptait 18 tapisseries dans le cortège chargé de recevoir solennellement le roi de Danemark; en 1544, ils étaient 36 au moment où la reine de France, Éléonore, femme de François I^{er}, fit son entrée dans la ville, et aucune corporation, si ce n'est celles des bouchers et des merciers, n'avait une représentation plus nombreuse.

Nous avons les noms de plusieurs grands tapisseries parisiens du XIV^e siècle; les plus connus étaient Nicolas Bataille et Jacques

Dourdin; sur ceux de Bruxelles de la fin du XV^e et du XVI^e, l'on n'est pas moins bien renseigné et Guillaume de Pannemaker paraît bien tenir la tête; dans ses ateliers, en tout cas, ont été faites plusieurs des pièces commandées par Charles-Quint et notamment la célèbre suite de *la Conquête de Tunis*. C'est en 1549, pour commémorer sa fameuse expédition africaine, que l'Empereur résolut d'en « faire tisser une histoire ». Jean Vermay ou Vermeyen, de Beverwijck, près Haarlem, reçut la commande du carton, et les conditions les plus minutieuses furent



Cliché Lévy et fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — SALLE DU PREMIER ÉTAGE. — FACE A LA SEINE

imposées au tapissier pour assurer la perfection du travail : du fil d'or et d'argent, il n'avait pas à se préoccuper, car l'Empereur le fournissait; mais pour les laines, il ne devait faire usage que des plus fines et la trame entière devait être de « filets » de Lyon, le meilleur et le plus exquis que l'on pourrait rencontrer, quelque prix qu'il en pût coûter; quant aux soies, ce sont celles de Grenade uniquement qu'il était autorisé à employer et un

agent spécial y séjourna deux ans pour en surveiller la fabrication; les cinq cent cinquante-deux livres de soie coûtèrent 6,637 florins. Sept ouvriers furent occupés à chacune des pièces, ce qui en fit quatre-vingt-quatre en tout, et ils mirent cinq ans à achever leur travail. Le tenture entière mesurait 1,246 aunes, ce qui à raison de 12 florins l'aune faisait un total pour le tissage seul de 14,952 florins, sans compter une rente viagère de



Cliché Lévy & fils.

PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE. — SALLE DU TRÔNE. — PREMIER ÉTAGE

cent florins qui avait été stipulée par Pannemaker pour lui-même. Ce sont là des sommes très considérables, mais qui demeurent néanmoins bien au-dessous de ce que les mêmes tentures coûteraient aujourd'hui à établir, si même il se trouvait des ateliers pour l'entreprendre.

Et certes, cette dépense est justifiée : la *Conquête de Tunis* est une des plus belles séries du xvi^e siècle et l'une des plus caractéristiques de cette époque de la fabrication bruxelloise; nous avouons pourtant que, parmi les chefs-d'œuvre exposés au Pavillon royal d'Espagne, ce n'était pas celui-là qui nous touchait le plus, et que les suites plus anciennes, celles de tradition

purement gothique, nous charmaient bien davantage. Sans doute, nous savons ce que l'on reproche à une série telle que l'*Histoire de la Vierge*; ces divers sujets disposés sur une même tenture sont parfois quelque peu confus, malgré les séparations plus ou moins heureuses qu'y forment les architectures, et de même les scènes sont médiocrement lisibles, souvent surchargées de personnages, et généralement de perspective défectueuse; c'est là un défaut qu'ont la plupart des tapisseries flamandes et que les maîtres français de la même époque ont beaucoup mieux évité. Mais qu'est-ce que ces détails, à côté de la merveilleuse splendeur décorative de pareilles tentures et de l'incomparable



Gliché J. Laurent et Cie (Madrid).

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE. — HISTOIRE DE LA VIERGE. — LA PRÉSENTATION DE L'ENFANT JÉSUS.

éclat qui s'en dégage! Tout chante dans les brocarts dont les personnages sont revêtus, dans ces rouges, dans ces blancs, dans ces verts à base d'or, splendides sans être indiscrets, et le pittoresque des ajustements ajoute encore à la somptuosité des couleurs. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : si les lois de la perspective sont mal observées, le dessin n'en est pas moins étonnamment serré; dans l'*Histoire de la Vierge*, dans l'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, dans la suite de *David et Bethsabée* les attitudes ont toute la sincérité et la précision qu'on aime dans les œuvres peintes des mêmes maîtres qui avaient dessiné ces cartons, les têtes ont la même vérité simple et expressive, et il n'est pas jusqu'à ces fleurettes qu'ils affectent pour les premiers plans, dont l'ingénieuse et exacte observation ne soit un charme.

Assurément le *Dais* de l'Empereur est d'une finesse d'exécution surprenante et l'on ne saurait imaginer un chef-d'œuvre de tissage comparable au paysage qui forme le fond de ce calvaire : avec ces quinze ou vingt couleurs employées, l'effet est supérieur infiniment à ce qu'obtiennent nos artistes modernes munis des

quatorze mille tons que la science d'un Chevreul a mis à leur disposition. Mais peut-être y a-t-il déjà, comme dans la *Descente de Croix*, une nuance d'enflure dans la composition et même une certaine froideur dans le coloris. Dans la *Conquête de Tunis*, le ton s'assourdit encore, malgré certaines duretés de coloration, et si les compositions sont parfaitement ordonnées, c'est fini de cette rigoureuse naïveté d'observation des gothiques : les artistes de la Renaissance flamande ont connu Raphaël, ils ont admiré ses cartons pour les *Actes des Apôtres* et ont prétendu les imiter; mais si, dans cette tension vers le « grand style », ils ont acquis certaines qualités de noblesse étrangères à leur race, ils en ont perdu le charme essentiel, à savoir l'acuité de l'observation familière; eux aussi se sont boursoufflés, et l'on conçoit à merveille que Charles-Quint vieilli, pour vivre dans la solitude du monastère de Yuste en Estrémadure, ait emporté non son *Dais*, ni sa *Déposition de Croix*, mais la naïve et exquise *Histoire de la Vierge*.

RAYMOND KOECHLIN.



AUGUSTE QUEROL Y SUBIRATS. — SAINT FRANÇOIS SOIGNANT LES LÉPREUX (Bas-relief)

LES BEAUX-ARTS

A LA SECTION ESPAGNOLE DU GRAND PALAIS

LORSQUE, au printemps, à Madrid, vous vous promenez au Prado ou dans la calle de Alcalá, vous oubliez assez facilement que vous êtes dans l'âpre, ascétique et sauvage Espagne. Ce sont, partout, de fraîches toilettes, des modes écloses la veille au soir chez la meilleure faiseuse de la rue de la Paix, des gentlemen irréprochablement corrects. Aux devantures des magasins, dans les rues qui conduisent à la Puerta del Sol, ou qui en descendent vers la promenade élégante, s'étalent les mille bibelots luxueux et futiles qui brillent dans les vitrines mêmes de nos boulevards. Il faut prêter quelque attention pour se rendre compte que l'on parle une autre langue que sur le parcours de la Madeleine à l'Opéra. Et encore, on parle beaucoup espagnol à Paris! L'illusion est donc à peu près complète.

Où sont, alors, les simples et rudes paysans de la Castille et de l'Aragon, les pittoresques et sévères populations des provinces basques? Où est le souvenir des montagnes bleuissantes dans le lointain, et des routes poudreuses que parcourut Don Quichotte dans l'âpre Manche et qui sont demeurées telles que de son temps, et des villages cuits au soleil, et des campagnes terriblement désertes et dépouillées que l'on traverse à l'approche de ce si parisien Madrid? Et où sont les gitanes, et où sont les Andalouses avec leurs mantilles? et les muletiers de Tolède, la triste et l'ardente? Tout cela est pourtant bien près — et bien loin!

Est-ce tout à fait ce qui, pour nous, représente le plus l'Espagne, ces élégances charmantes que Paris ne saurait renier? Là n'est pas la question, mais ce qui est certain, c'est que c'est sous cet aspect que l'Espagne a préféré être représentée à l'Exposition universelle, tout au moins dans la majeure partie de sa section des Beaux-Arts. Elle a mieux aimé se réclamer de Fortunio que de Goya, et même, dans une certaine mesure, de Murillo que de Ribera. Ce sont ses coquetteries et ses côtés

aimables qu'elle a voulu nous faire apprécier. Nous ne pouvons qu'être flattés de l'hommage, tout en regrettant que l'Espagne ait visiblement redouté... de nous faire peur.

Nous n'aurions pas eu peur cependant. Nous savons que l'activité artistique est très vive dans ce pays, et la passion des arts très répandue. Mais, à nos différentes expositions, toute une pléiade de jeunes artistes s'est fait connaître par son originalité, par son âpre saveur de race; nous aurions été heureux de la retrouver dans l'ensemble, par exemple les Zuloaga, les Canals, les Nonell, les Yturriño, les Paco d'Uribe, etc., etc. L'Espagne, en un mot, a voulu se faire trop belle pour figurer à Paris. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, tout en lui donnant l'assurance que ses côtés sauvages ne nous auraient pas effrayés, au contraire.

Ces côtés libres et sauvages de l'art espagnol, à défaut des artistes que nous venons de nommer, n'étaient guère représentés que par les envois de MM. Casas, Rusiñol et Vierge. M. Casas avait un portrait du musicien Erik Satie, plus espagnol évidemment de facture que de sujet, mais belle et sobre peinture. M. Rusiñol montrait deux de ces *Jardins de Grenade*, qui firent à Paris, il y a peu d'années, une si vive sensation par la beauté des motifs et l'éclat de la couleur. On les a revus avec le plus grand plaisir; double souvenir, celui de nos promenades dans ces lieux étonnants et celui de la très noble œuvre d'art qu'était cette série.

Est-il rien de plus beau, en effet, et de plus captivant pour l'imagination et le regard, que ces jardins d'Espagne? Ils sont d'autant plus émouvants et brillent d'autant plus qu'ils se présentent isolément, sans transition, et qu'ils sont conservés dans ce pays comme des bijoux précieux. Et quels caractères différents chacun affecte! Près de Ségovie, c'est la Granja, une sorte de Versailles plus capricieux, plus sauvage; frileusement tapie contre de hautes montagnes, la Granja, avec ses fontaines



Cliché J. Laurent & Cie (Madrid).

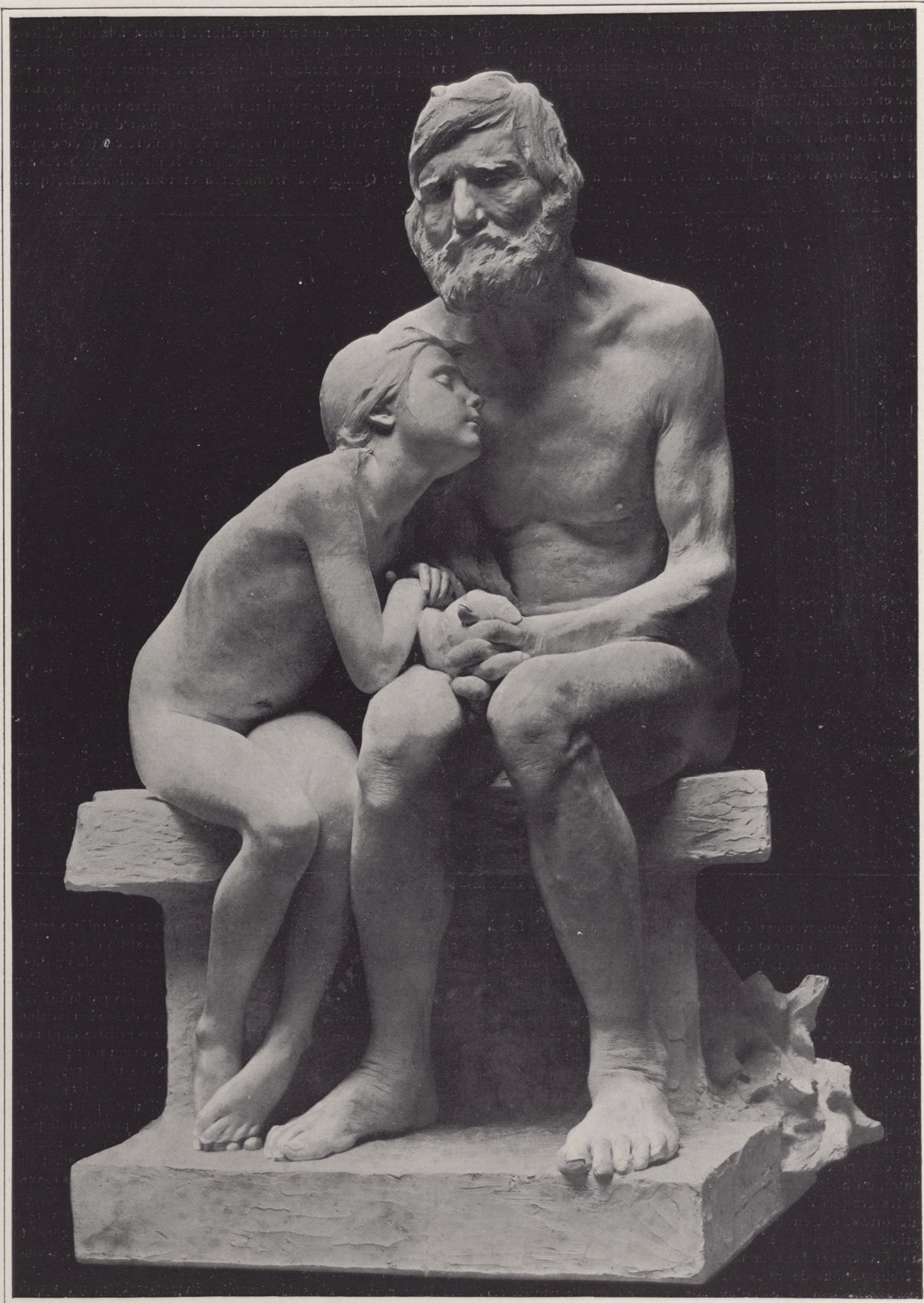
Typographie Goupil, Paris.

LES TAPISSERIES DE LA COURONNE D'ESPAGNE
HISTOIRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — LE BAPTÊME DE JÉSUS. — CARTONS DE VAN EYCK

Ayuntamiento de Madrid

jaillissantes, ses beaux arbres, son air de tristesse élégante ! Le soir, au coucher du soleil, quand on s'en retourne de Ségovie,

que l'on jette encore, de la route, un dernier regard comme à regret, la Granja apparaît comme une touffe d'arbres verts au



MIGUEL BLAY Y FABREGA. — PREMIER FROID

piéd d'un bloc de rubis... Puis les jardins de Tolède, si riches en orangers, en céramiques, avec les petits parterres formant sur le sol des entrelacs aussi capricieux que les broderies de l'Al-

cazar lui-même... Et les jardins de Grenade, que M. Rusiñol avait rendus avec un particulier amour, leurs étranges bosquets architecturaux, les arbres taillés en arceaux d'une ligne si fière.

Oh! ce ne sont pas les aspects qui manquent à peindre en Espagne. Peut-être les peintres espagnols sont-ils un peu blasés sur ces sortes de beautés qui nous paraissent, à nous, éternellement neuves. Mais quoi! la France est pour eux, je suppose, le pays du romanesque, comme l'est pour nous l'Espagne.

Nous avons cité encore le nom de M. Vierge parmi ceux dont les œuvres nous apportaient, toutes frémissantes et embrasées, des bouffées de chers souvenirs. Lui, ce n'est pas l'Espagne triste et recueillie qu'il nous a fait connaître, mais celle de la passion, de la gaieté, de l'aventure. Il a décidément renouvelé l'illustration du roman de cape, d'épée et de guitare. Avant lui, les illustrateurs nous faisaient entendre une note un peu d'opéra ou d'opéra-comique. Vierge, lui, a introduit dans

l'art une sorte de réalisme rétrospectif. Ses personnages, nous les reconnaissons dans les rues de Tolède, de Madrid, de Ségovie, de Salamanque; mais ils portent le costume d'il y a plusieurs siècles avec une aisance telle qu'on ne peut pas supposer qu'ils aient eu une autre allure. Ils sont à la fois d'hier et d'aujourd'hui. En vérité, il faut sentir et aimer profondément sa race pour en retracer l'histoire avec autant d'humour et de vérité. Et pourtant, voilà des années que M. Vierge est des nôtres, mais on dirait qu'il n'a jamais quitté sa terre natale, tant ses dessins conservent un merveilleux goût de terroir. Quel merveilleux artiste toujours, dans le moindre coup de crayon, dans la moindre tache d'encre, dans le plus simple rehaut de gouache! Quelle vie frémissante et tourbillonnante; quelle



LUIS JIMENEZ ARANDA. — PENDANT LA MOISSON

sensation du mouvement de la couleur! Certes, on a fait fête à ce beau peintre en noir et en blanc, et c'était de toute justice.

Chose curieuse, M. Vierge, si vrai lorsqu'il nous peint les mœurs et les demeures des contemporains de Don Quichotte, de Gil Blas, de Lazarille de Tormes, de Guzman de Salamanque, s'il se met à décrire des scènes de la vie parisienne d'aujourd'hui, se meut dans l'imaginaire. Il invente un monde violent, papillotant, trépidant d'une agitation intense, mais qui n'est que le rêve d'un artiste et non l'interprétation de la réalité. N'est-ce pas un curieux, mais très attrayant phénomène que celui d'une imagination d'artiste, qui ne peut se montrer poète qu'en face du présent et ne devenir réaliste qu'en présence du passé? Le paysage est, chez Vierge, le trait d'union entre ces deux extrêmes : les montagnes espagnoles ont eu, en notre peintre, un historien merveilleux; je ne voudrais pour preuve que les croquis de voyage dans la Manche, « au pays de Don Quichotte », où, en quelques coups de crayon ou de plume, l'artiste évoquait les âpres et grandioses aspects des roches inhospitalières et des sommets broussailleux.

Nous venons de nous étendre peut-être un peu longuement sur des œuvres qui n'ont pas attiré autant l'attention du public que celles qui vont suivre. Mais ce n'est pas sans dessein, car nous voulions montrer qu'en somme, la note vraiment autochtone n'a pas été absolument exclue de l'Exposition. Cette constatation faite, nous avons maintenant à rappeler et à analyser les œuvres qui furent les plus remarquables.

Parmi les peintres qui se sont révélés en ces dernières années au Salon des Champs-Élysées, M. Sorolla est un des plus heureusement doués. Le Musée du Luxembourg possède un de ses meilleurs tableaux. C'est un exécutant de première force. Nul mieux que lui ne rend l'effet des voiles gonflées par la brise. Il aime les peintures entraînantes et lumineuses de la vie maritime; il n'a pas la tristesse, la mélancolie des jeunes artistes dont nous citons les noms plus haut; c'est une nature avant tout pleine de verve et un œil d'une grande justesse. Nous nous rappelons, entre autres, une petite toile exposée à un des derniers Salons, une baignade d'enfants, qui était un bijou de gaieté et de vivacité, en même temps qu'un remarquable morceau de peinture. La grande scène reproduite en couleurs dans ce numéro nous rappelle en plus soutenu ce beau tableau. Il y avait une autre « baignade » à l'Exposition universelle, parmi les œuvres de M. Sorolla, mais plus triste celle-là, malgré la remarque que nous venons de faire : des religieux conduisaient vers la lame bienfaisante des enfants estropiés. C'était encore un remarquable tableau, et tout à fait espagnol celui-là, d'émotion et de facture.

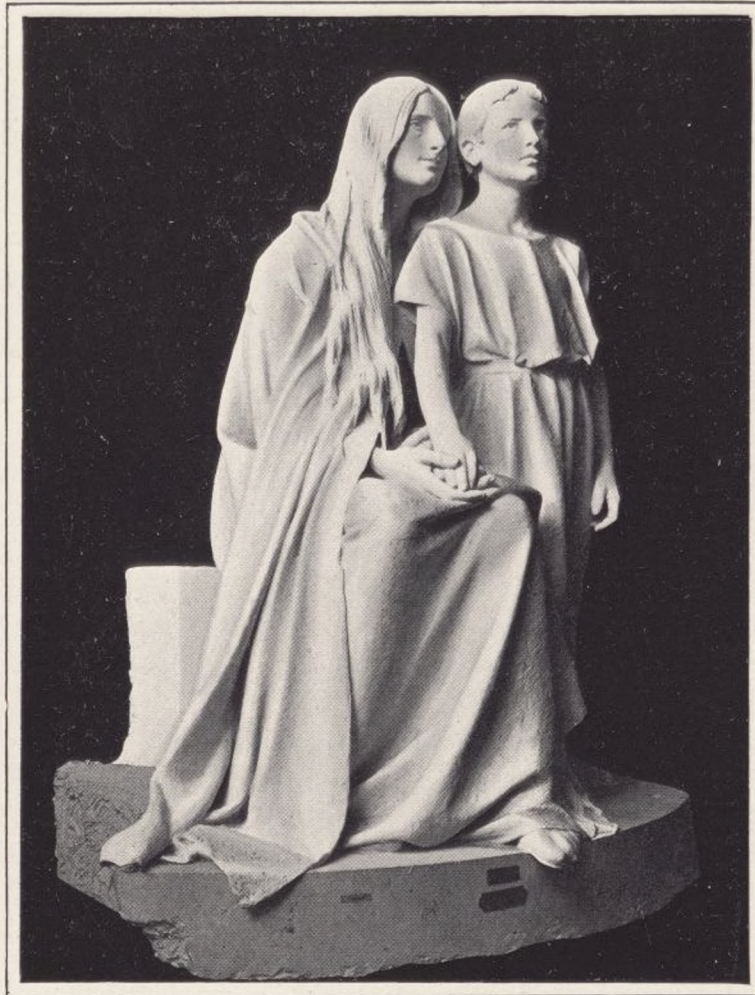
Il y a donc chez M. Sorolla, incontestablement, un des meilleurs peintres de l'École espagnole actuelle, au seul point de vue de la maîtrise dans le métier et de l'agrément dans la couleur. Certes, rien n'est plus légitime que de peindre les côtés lumineux, gais, entraînants de l'Espagne. Ce n'est pas seulement le pays des ascètes, et tout n'y est pas tanné et fauve comme un beau



BENLLIURE Y GIL (MARIANO). — MONUMENT A GAYARRE
(Marbre et bronze)



LA CHARITÉ



LA FOI

MIGUEL BLAY Y FABREGA. — VERTUS THÉOLOGALES

cuir de Cordoue, ou comme cette Cordoue elle-même qui a de tels aspects de magnificence, de grandeur et de ruine. Il y a des fleurs, des rires de femmes, des toilettes délicieuses, des uniformes brillants. Tout ce côté de joie est à peindre, et pourquoi n'aurait-il pas trouvé en M. Sorolla un de ses peintres ? Il se lassera bien un jour d'imiter, si heureusement que ce soit, les voilures que le vent enfile et fait claquer au soleil. Vous rappelez-vous encore de cet artiste, un compartiment de troisième classe où des femmes du peuple étaient couchées sur les banquettes, farouches et inquiètes voyageuses ? C'était d'un observateur de la vie à

l'occasion. Que de choses à nous raconter encore ! Et quel beau tableau il y aurait à faire, rien qu'avec la promenade du dimanche sur quelque *plaza major* ou quelque *paseo* d'une grande ou d'une petite ville ! Que M. Sorolla, avec le vent du succès dans ses voiles, ne craigne pas de s'arracher aux spécialités qui l'ont fait connaître ; qu'il regarde son pays sous tous les aspects qu'il sait voir si juste, et qu'il nous le raconte, puisqu'il sait si bien décrire.

On nous permettra, après ce peintre éminent, de passer un peu, pour varier, à des œuvres de sculpture. Deux artistes, très



L'ESPÉRANCE



L'IMMORTALITÉ

MIGUEL BLAY Y FABREGA. — VERTUS THÉOLOGALES



Copyright 1900, by Braun, Clément & Co.

VICENTA DE PAREDÈS. — LA JEUNESSE DE LOUIS XV

Ayuntamiento de Madrid



Cliché Braun, Clement & Cie.

ANTONIO FABRÈS. — LES IVROGNES

Ayuntamiento de Madrid

différents, se sont surtout partagé la mention cette année, M. Querol et M. Benlliure, tous deux avec des œuvres très importantes.

M. Querol est, des deux, le plus austère. C'est un artiste de grand style, et tout à fait de la grande lignée espagnole des Berrugnete et des Montañez, encore que nous le croyions plutôt hanté par l'École italienne et par Donatello. Le morceau qui frappa le premier nos regards à la section de sculpture, dans la partie réservée à l'Espagne, fut une admirable tête de *Saint François*, marbre légèrement jauni, tête émaciée, sévère, d'une expression extatique et de la plus belle fermeté de modelé. Nous en ignorions l'auteur, et le plaisir que cette œuvre nous fit éprouver n'était pas mélangé de la crainte de la commenter insuffisamment, car nous ne pensions pas alors que nous serions chargé de l'honneur de rendre compte de cette exposition espagnole. Notre émotion n'en était que plus vive étant celle, non d'un critique, mais d'un simple spectateur. Mais voici une œuvre, sinon plus éloquente, du moins plus importante, le superbe bas-relief de *Saint François soignant les lépreux*. C'est certainement une fort belle page, dont toute la partie ascétique est traitée de la façon la plus simple et la plus grande. Le Saint debout, soignant un malade; le moine qui est à genoux et verse le remède sur les plaies; celui encore qui se tient debout, à droite, portant une jarre, voilà trois figures, entre toutes les autres, qui sont vraiment pleines de ferveur, de vérité et d'humanité. Quant à l'ensemble de la scène, il est parfaitement composé et avec une science sûre. C'est, en un mot, une œuvre tout à fait dans la grande allure des maîtres classiques. Il n'y a point de comparaison à établir, mais, ce bas-relief évoque en nous, et malgré nous, le souvenir de cette autre œuvre si grave et si pieuse, le tableau de Murillo, *Sainte Élisabeth de Hongrie soignant les lépreux*. Aucune ressemblance entre la peinture et la sculpture, mais profondes analogies de sentiment. Dans les autres envois de ce remarquable maître (car il faut se borner), il y aura encore à signaler la façon originale et

vivante dont il a conçu et représenté *la Tradition*. Voilà qui rajeunit la vieille allégorie, pour ne pas parler de la puissante exécution.

Le mouvement et l'expression de ce groupe sont, en effet, des plus heureusement trouvés. Il serait injuste de dire que c'est une conception entièrement réaliste, mais il n'est guère possible non plus de la considérer comme purement classique. On serait plus près de la vérité en disant que, parti d'une observation très vraie, l'artiste, à force de conviction, s'est élevé à une véritable éloquence, et a fait d'une étude qui aurait pu être simplement le portrait d'une vieille pauvre racontant quelque histoire à deux bambins, une image d'une portée beaucoup plus haute et générale. En somme, la tradition est faite ainsi des récits qu'un nombre infini de vieilles personnes transmettent à de tout jeunes enfants qui écoutent, et comprennent! Les jeunes gens et les hommes mûrs ont d'autres pensées en tête; ils ont l'action et la passion qui les détournent de l'histoire, tandis que la communication est plus directe entre les âges extrêmes: celui qui se souvient et

celui qui interroge. Comme exécution le groupe de M. Querol est une belle chose. Le mouvement des mains de la vieille narratrice est à lui seul une trouvaille, et c'est même lui peut-être qui donne à l'œuvre toute sa vie et toute sa couleur.

D'un tout autre tempérament est M. Benlliure. Il est plus exubérant et plus fleuri. Sa verve se multiplie en ornements fougueux, et son imagination déborde en souples caprices. La statue de Velasquez au Pavillon royal avait été fort appréciée, et nous avions noté particulièrement la finesse spirituelle avec laquelle l'artiste avait évoqué sur le socle, les principales œuvres du peintre des *Menines*. Le très bon bas-relief de la famille royale n'était pas moins apprécié. Il occupait, vous vous le rappelez, une place d'honneur au-dessous du splendide dais de Charles-Quint, tapisseries désormais au nombre des plus célèbres. Mais à la section de sculpture proprement dite, les œuvres de M. Benlliure n'attiraient pas moins l'attention. Le *Tombeau du ténor Gayarre* tout particulièrement. Le

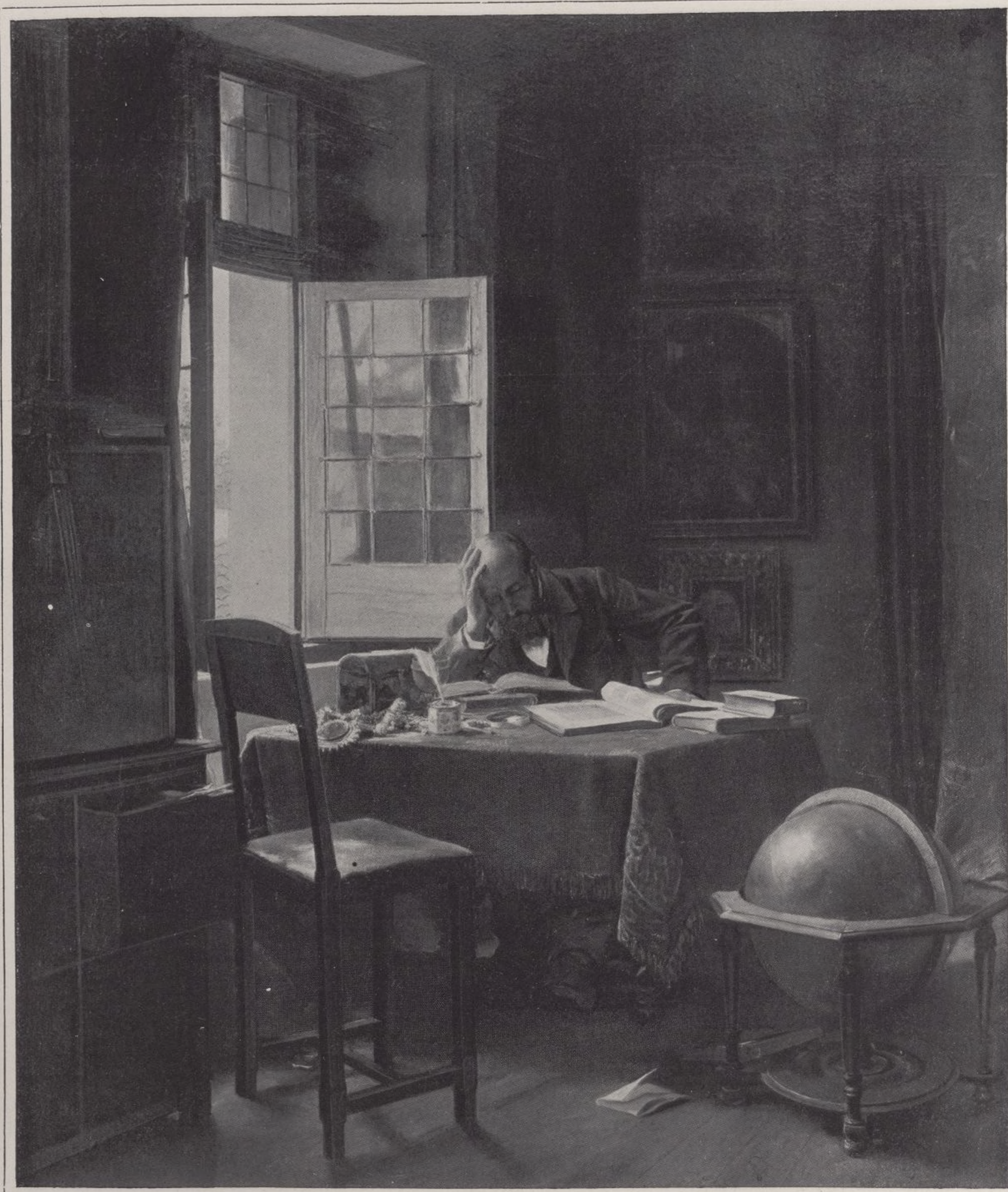


ANTONIO FABRÉS. — LA VOLEUSE

sculpteur y a prodigué avec sa facilité surprenante, les bas-reliefs, les figures allégoriques, les guirlandes et les ornements. Les bas-reliefs d'enfants musiciens étaient certainement de la plus heureuse venue. Le tombeau d'un ténor aussi applaudi peut difficilement être simple; rien ne l'est dans la vie théâtrale, et nous en serions les premiers fâchés. De toute façon le tombeau de Gayarre n'est pas un tombeau triste. M. Benlliure avait envoyé

encore une très vivante statuette sur un thème emprunté aux courses de taureaux, et comme bustes, ceux de M. Manuel Silvela, de M. le duc de Denia, et du peintre Domingo, celui-là d'une grande vivacité d'expression.

Nous venons d'écrire le nom d'un des peintres qu'on aurait voulu voir représentés peut-être plus abondamment à l'Exposition. Son œuvre est encore mal connue chez nous, et peut-être



FRANCISCO DOMINGO. — UN SAVANT

la faute en est-elle à la modestie de l'artiste. Toujours est-il que le tableau d'intimité *un Savant*, reproduit ici, est une peinture pleine de savoir et de l'exécution la plus séduisante.

Comme nous cherchions, nous l'avons dit, avec un certain acharnement les œuvres qui nous rappelaient le mieux nos sensations d'Espagne, nous avons noté deux grands tableaux de M. Pinazo Martinez, *le Ban* et « *le Voilà* » qui retraçaient avec beaucoup de vérité et d'entrain les types rustiques. Les titres ne vous diront pas grand'chose, et notre description ne suppléerait pas à la vue des tableaux eux-mêmes. Mais nous

sommes sûrs que vous les avez remarqués aussi, et que vous y avez pris plaisir.

Le seul reproche que nous adresserions peut-être à ces tableaux n'est pas d'ailleurs particulier à eux seuls. Il s'appliquerait à la plupart des tableaux de la plupart des expositions: le format en est un peu trop grand pour l'importance du sujet. Certes, nous l'avons dit, il y a quantité de belles études à faire sur la vie réelle, sur la vie populaire en Espagne. Mais à quoi bon la retracer, comme on dit, « grandeur nature »? Cela n'ajoute rien à la beauté du sujet ni à l'effet produit sur le

spectateur. Je ne connais rien de plus humain, de plus attirant que le spectacle de la vie des humbles en Espagne. Un paysan est un héros de poème, et c'est tout un drame que le manège d'un vannier ou d'un savetier dans son échoppe, mais cette grandeur se ferait sentir tout aussi bien dans un tableau de plus modestes dimensions.

La vue des charmants paysages de M. Arredondo nous a soudain, indépendamment du charme qu'apportait leur touche spirituelle, rappelé les promenades que nous avons faites avec cet excellent artiste à travers les églises et les couvents de Tolède. Dieu ! les beaux Greco que nous vîmes là ! Je crois qu'en Espagne on a encore un peu peur de ce maître sublime, de cet exalté de génie. Du moins on peut le supposer par les recherches si différentes des artistes actuels.

Que la religieuse qui nous conduisit dans la chapelle d'un couvent situé hors des murs de la ville était belle, et de quelle pure et noble beauté ! Elle ne se mêlait pas à notre entretien ; ses doigts pâles égrenaient lentement les perles de son chapelet. Tout au plus nous signala-t-elle l'importance d'un tombeau en marbre, œuvre d'un grand maître de la Renaissance. Mais lorsque nos regards se portèrent vers certain tableau d'autel, de la note la plus lyrique, du dessin le plus exaspéré de Greco, elle se méprit sur notre silence, qui était celui de l'admiration brusquement provoquée. Et avec un accent de profonde pitié, comme celui qu'elle devait prendre pour parler d'un de ses malades ou d'un de ses nécessiteux, elle nous dit : « Le pauvre homme était déjà fou lorsqu'il fit cela. » Or, « cela » était simplement céleste. Nous sommes de ceux qui refusent obstinément à accepter la légende de la folie de Greco. C'est un mot si commode pour expliquer les âpretés du caractère, la furie de la verve qui s'exalte dans la solitude, enfin l'indépendance absolue du caractère et le hautain dédain du succès. Quelle malechance ! Pourquoi Greco est-il jugé fou et pas Goya, qui en certaines œuvres n'est pas moins exalté et emporté ? Et, d'autre part, pourquoi les grands peintres, lorsqu'ils s'éloignent de la route tracée, sont-ils jugés fous, alors que les grands saints ne le sont pas ? En quoi les visions d'un Greco sont-elles plus en dehors de la raison, de la prosaïque sagesse, que les extases d'une sainte Thérèse ? A la vérité ni l'un ni l'autre ne sont fous, mais il est vrai qu'ils ne sont pas sages suivant les façons ordinaires.

Si je parle ici de Greco et de Goya, un peu hors de mon sujet, c'est que je ne puis m'empêcher de me rappeler que j'en ai vu aussi de bien beaux, naguère, chez M. Raimondo de Madrazo, l'élégant portraitiste mondain qui figurait à l'Exposition avec toute une série de peintures des plus gracieuses, mais qui certes n'avaient rien de commun avec les farouchés tableaux du vieux

Theotocopuli. Prenons notre temps comme il est : l'extase violente, la rudesse emportée sont moins de mise aujourd'hui dans la société que le luxe et les séductions de la volupté. Après tout, mieux vaut être naturellement élégant que violent sans conviction.

S'il n'avait pas été, à notre gré, d'un format un peu trop grand, le *Portrait de M. Sarrasate*, par M. Llaneces, aurait, croyons-nous, produit beaucoup plus d'effet. Mais la toile était trop vaste pour un simple portrait et l'on s'y perdait, littéralement. Quoi qu'il en soit, il y avait des qualités dans ce portrait d'artiste, qui cependant ne nous faisaient pas oublier celui que peignit naguère Whistler.

M. Checa, plus d'une fois, a fait sensation auprès du public du Salon des Champs-Élysées par ses toiles d'histoire où brillait le sens de la composition et du mouvement. A l'Exposition, nous avons eu deux fort grandes toiles de cet artiste, où certes le mouvement ne manquait pas : *une Course de chars à Rome*, et *les Derniers Jours de Pompéi*.

Nous aurions encore bien des œuvres à signaler ; on nous pardonnera de les énumérer simplement. Elles se passent d'ailleurs de description étant reproduites ici. Ce sont, par exemple, la séillante peinture de genre de M. de Paredes *la Jeunesse de Louis XV* ; le tableau de la vie rustique, conçu un peu à la Jules Breton, de M. Louis Jimenez Aranda, *Pendant la moisson* ; *les Ivrognes*, *la Voleuse*, de M. Fabrès, qui exposait encore diverses autres œuvres, enfin, les peintures de MM. Arcos, Juan Sala, Morera.

Nous avons plus haut parlé des principaux sculpteurs, mais notre revue était bien loin d'être complète, puisque nous n'avions pas cité, par suite des hasards de notre promenade, les œuvres de M. Blay y Fabrega. Il est certain que le groupe *Premiers froids* et les quatre groupes ou figures *la Charité*, *la Foi*, *l'Espérance*, *l'Immortalité* sont de belles œuvres, d'une conception sans doute un peu classique, mais d'un sentiment noble.

L'Espagne a peu de graveurs actuellement ; du moins elle nous en a peu montré. Toutefois il serait dommage de n'en pas mentionner, dans notre revue, deux qui sont excellents, M. Egusquiza, et M. Ricardo de los Rios. Tous deux sont bien connus chez nous.

Faut-il une conclusion à cette rapide appréciation de l'École espagnole ? Nous ne ferions guère que redire en terminant le sentiment que nous avons cherché à faire entrevoir au début : en

constatant les grandes analogies qu'elle présente avec notre propre école telle que nous la voyons aux Salons annuels, la seule parole qui résume le mieux la situation est que, suivant le mot célèbre, « il n'y a plus de Pyrénées ». Il y en a de moins en moins.

ARSÈNE ALEXANDRE.



AUGUSTE QUEROL Y SUBIRATS. — LA TRADITION